

CCO Histoire de la médecine  
A. Leplège  
Ronéotypeur : Timon Jobin  
Ronéoelectrice : Mathilde Surun

## COURS 1 : L'Antiquité

Plan

Introduction

I – De la préhistoire à l'Antiquité : la médecine archaïque

II – De la médecine des physiciens au corpus hippocratique

III – L'école d'Alexandrie et Gallien : une approche expérimentale de la science

## Introduction

*Tout d'abord le professeur a mentionné quelques ouvrages « à consulter »:*

- Bibliothèque inter-université de santé à Odéon
- Mikos Grmeck *Histoire de la pensée médicale*
- Dominique Lecourt *Dictionnaire de la pensée médicale*

Il ne faut pas perdre de vue que l'histoire de la médecine repose bien souvent sur des faits souvent anecdotique qui n'intéressent que quelques aspects de la discipline à chaque fois. Le but de ces cours est d'étudier l'histoire de la médecine dans ses aspects scientifiques, une idée en réalité très récente, car cet angle de vue ne commence à être abordé qu'au 20<sup>ème</sup> siècle. L'enseignement de la médecine est alors ancré dans le laboratoire : aux Etats-Unis un rapport est écrit afin de lutter contre le charlatanisme, dans les années 50, Robert Debré va structurer les études médicales autour de cette formation scientifique. Pour autant la perspective médicale et scientifique n'est pas apparue dans les années 70. Dans ce cours on va faire de l'histoire d'une façon limitée car on va aborder les aspects qui sont précurseurs de la médecine scientifique et de l'épidémiologie, et non les aspects sociaux.

Dans l'histoire médicale de l'antiquité à nos jours, Charles Coury fait référence à deux éléments persistants, souvent en compétition. D'un côté la tendance dogmatique, où le médecin détient la connaissance théorique, son autorité lui venant d'un rapport avec « l'au delà ». Ce à quoi lui succède une phase observationnelle et expérimentale où le médecin part de son expérience « terrestre » sans trop se reposer sur une théorie approximative.

*En fait on passe du prêtre-guérisseur à Hippocrate et la médecine des humeurs.*

Puis on revient vers une médecine abstraite et théorique à partir de Gallien, un médecin romain qui faisait certes des expériences mais sous le contrôle de ses idées théoriques et de ses opinions religieuses. Et durant près de 1000 ans les textes de Gallien ont été étudiés de façon dogmatique, sans être réinterrogés. A la Renaissance ces idées reçues commencent à être remise en cause (notamment par Vésale), avec une perspective Cartésienne s'opposant à la vision vitaliste.

Mais gardez à l'esprit que quand une tendance prenait le dessus, l'autre, même souterraine, restait présente.

Il faut attendre le 19<sup>ème</sup> siècle avant de pratiquer la médecine dans les hôpitaux, c'est l'époque de l'organisation hospitalière par Tenon. On commence à établir des données sémiologiques (Laennec et le bruit de « cuir froissé » de la péricardite), surtout en France. Et durant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, on débute la modélisation statistique de la pratique médicale.

A première vue, on remarque que les phases dogmatiques ont été prépondérantes dans l'histoire de la médecine par rapport aux phases pratiques et expérimentales.

## I – De la préhistoire à l'Antiquité : la médecine archaïque

La médecine commence à apparaître vers la fin de la préhistoire, à l'âge de bronze, l'époque de *l'Odyssée*. Elle naît dans les pays où naissent l'agriculture et l'écriture, au Moyen-Orient.

Avec l'agriculture, on assiste progressivement à une stabilisation des populations, ce qui a pour conséquences des changements sociaux majeurs. On accède à une société où se présentent des inégalités, nécessitées par le commerce afin d'assurer la répartition des produits agricoles. Désormais ce n'est plus une caste de chasseur-cueilleur qui rapporte à manger pour la communauté, mais des agriculteurs qui vendent leurs produits à des individus qui en ont le besoin.

Pour établir la confiance du commerce qui s'opérait à distance, les hommes créent peu à peu le calcul, puis l'écriture. Elle n'est alors composée que de motifs représentants des idées, des choses ou des sons : ce sont les idéo/picto/phonogrammes (l'écriture cunéiforme de Mésopotamie, les hiéroglyphes en Egypte).

La structuration sociale se fait donc autour de la notion de propriété, qui implique alors l'apparition de la rivalité, mais surtout de la hiérarchie. Des royaumes se créent, s'organisent autour d'une religion et de dieux. Les rois s'associent à la caste religieuse et deviennent les dépositaires d'un pouvoir de communication entre les hommes et les dieux, d'une autorité divine. Des dieux qui sont la cause de la vie, de la mort et de la maladie.

La maladie est alors perçue comme une intrusion d'un objet matériel inanimé, ou d'un être vivant matériel ou d'un être immatériel dans l'organisme d'un individu. Elle est l'œuvre d'un être supranaturel qui agit pour punir un fautif individuel ou une faute collective à assumer par une communauté toute entière, des maladies naturelles ou des épidémies. La maladie est dans la préhistoire et au début de l'antiquité une conception magico-animiste et religieuse. Elle est un être, une chose : on assiste à une conception ontologique de la maladie, conçue comme un état ou une entité. Il y a un processus causal relatif à la maladie (si l'homme est malade, c'est qu'il est fautif), et donc il lui est lié un processus thérapeutique. Il faut faire appel à un intermédiaire entre les populations humaines et l'être surnaturel courroucé.

Autour du roi on retrouve alors les shamans, sorciers qui peuvent exercer un lien entre les humains et l'être colérique. Ces shamans étaient sensés nommer la divinité responsable (le diagnostic), dire la faute commise et prescrire ce qu'il convenait de faire. La thérapie consistait sans doute en des pratiques magiques, la prescription d'amulettes, ou de tatouage.

Dès les temps archaïques, on fait appel à une médecine empirique et des substances comme l'opium, la belladone ou le chanvre indien. On retrouve les descriptions de ces préparations sur des tablettes datant de -2000, sur des papyrus égyptien on retrouve même des techniques pour réduire les fractures. La maladie n'était pas identifiée en tant que telle, mais on assiste à des descriptions des symptômes dès le 3<sup>ème</sup> millénaire av J.-C.

Mais c'est à partir du 5<sup>ème</sup> siècle avant notre ère qu'apparaît dans notre civilisation une conception « révolutionnaire » de la maladie.

## II – De la médecine des physiciens au corpus hippocratique

C'est dans les îles ionique (en mer Egée et non en mer ionienne, paradoxe historique sur lequel on ne s'attardera pas trop longtemps) que l'on trouve les premières manifestations d'une nouvelle représentation humaine et médicale (J.P. Vernant *Les origines de la pensée grecque*). Les premiers médecins étaient à la fois des sortes de philosophes et de physiciens. En effet, ces « physiciens » commencent à établir des lois concernant les éléments, à avoir une réflexion sur le monde. Ils établissent des doctrines pour lesquels l'action divine n'est plus la seule explication. Pour eux la voie par lequel le monde est venu à être, peut s'expliquer par des éléments physiques. On retrouve dans cette pensée de la maladie des conflits entre les éléments, où le but était de remettre les forces en équilibre. Ce monde s'expliquait sans faire références aux divinités. Bien que leur mythologie perdure, elle n'intervient plus dans la constitution du monde telle qu'ils l'ont prévu. A une image du monde traditionnelle, se superpose une image moderne de l'homme et de son environnement. On peut accéder à la compréhension du monde sans faire appel à des explications magique, par le langage (logos) et le raisonnement.

Par conséquent l'apparition d'une nouvelle image du monde fait surgir la dimension de la raison. On assiste à une démarche de sécularisation et de rationalisation dans l'explication du monde, une démarche encouragée par des philosophes comme Thalès, Anaximène, ou les présocratiques.

La rationalisation pose les bases de la pratique médicale moderne. Cependant les penseurs grecs n'accordent pas pour autant une valeur à la pratique et à l'expérience. Anaximène propose le concept clé de l'isonomie : c'est à dire l'équilibre des lois (donc des éléments qui composent la nature, les lois physiques). Alcmeon quant à lui propose un lien entre la politique et la santé : il pense la santé comme un état équilibre des pouvoirs entre les éléments, la maladie résulte de la dominance d'un élément sur les autres (la *monarchia*). *On peut ici se mettre à réfléchir plus durablement sur l'influence politique d'une telle décision : associer monarchie et maladie... Mais allons bon.*

Les causes de la maladie sont matérielles (dans le monde), même si cette conception reste dogmatique, et largement soulignée par le corpus hippocratique : « *tout être vivant est constitué de partie solide. Et des 4 humeurs, le sang, le phlègme, la bile jaune, la bile noire. Associée à un organe : cœur, poumon, vésicule biliaire, rate. A une qualité élémentaire : chaud, froid, humide, sec. Et à une saison durant laquelle elle prédomine : été hiver, automne, printemps* »

*(je vous invite à regarder le cours de C.Lefève vu en PAES sur le sujet car je le trouve un peu mieux organisé)*

La santé résulte dans un apport d'équilibre entre ces humeurs. La maladie est une dyscrasie : le résultat d'une disproportion, d'un écart entre ces humeurs, elle est provoquée par le climat ou l'alimentation.

Le phlègme est une humeur froide => excès => le nez coule (surtout chez les petits morveux dicit le prof)

« *il y a essentiellement santé quand un de ces principes est dans un apport juste* »

Le déséquilibre des humeurs peut être évacué par coction puis coagulation, ou expectoration, vomissement, crise ou transpiration. Elle ne fait ici appel à aucune instance surnaturelle, c'est une médecine allopathique (compenser le déséquilibre par l'humeur opposée, une médecine des contraires).

C'est une entreprise de désacralisation et de naturalisation de la maladie et du soin qui commence avec les physiciens hellènes. La maladie est désormais perçue comme une dynamique et non plus comme un état, contrairement aux pensées ontologiques. Cela concerne même la maladie « sacrée » : l'épilepsie : « *Cette maladie a une origine naturelle et une cause déclenchante* ». Pour la médecine hippocratique il n'existe que des causes naturelles : ce qui ouvre la porte à une connaissance médicale établie de façon autonome. Cette connaissance des causes naturelles peut être dégagée à partir de deux méthodes : l'observation méthodique et le raisonnement, car elle résulte de l'interprétation d'un ensemble de signes. Cette théorie s'intéresse aussi à la nature de l'environnement des patients. Attention, ce n'est pas encore l'ère de l'expérimentation (19<sup>ème</sup> et Claude Bernard). La naturalisation des phénomènes a eu pour effet une attention plus particulière à ce qui compose l'environnement. Par *endemios*, Hippocrate nomme les maladies qui s'observent de façon à peu près constante dans les populations, et *epidemios*, les maladies qui touchent ponctuellement un grand nombre d'individu. La recherche des causes naturelles de la maladie dépend de l'observation d'un ensemble de signes. Hippocrate recommande de prendre le corps des malades comme objet d'examen, afin de nommer la maladie (diagnostic) et d'en prédire l'évolution (pronostic). Notamment le faciès hippocratique et la mort prochaine. Hippocrate propose un traité de classification des maladies, décrites par ordre, de façon systématique : dénomination, sémiologie, thérapeutique et pronostic. Le traitement selon Hippocrate devait fonctionner selon la théorie des contraires : rééquilibrer les zones, un rééquilibrage qui fonctionne par régime, comportement ou évacuation. Elle repose aussi sur la connaissance de l'opportunité : que faire, et quand le faire ?

La distinction anatomique n'est toutefois pas présente, l'approche est strictement qualitative, alors même que les mathématiques étaient très valorisées à cette époque.

### **III – L'école d'Alexandrie et Gallien : une approche expérimentale de la science**

Après l'avènement de la médecine hippocratique, se développe à Alexandrie durant la période hellénistique (après Alexandre le Grand) une école qui va révéler et enrichir la démarche expérimentale. Ses membres vont commencer à pratiquer des autopsies, des vivisections sur des condamnés à mort. Ils proposent une science de la physiologie du vivant, notamment Erophile qui distingue les nerfs sensitifs et nerfs moteurs. Il va décrire les ventricules du cerveau, car selon lui le cerveau devait être le siège de la pensée. Ce médecin va aussi suggérer une étude du coup, l'impact de sa force et de sa vitesse sur l'organisme.

Malgré une certaine avancée dans la démarche d'étude du vivant, les disputes entre empiriques et dogmatiques persistent. Ces premiers pensant que les causes cachées sont insaisissables et que seul l'expérience peut nous permettre de savoir quel traitement administrer au malade.

Au 2<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. surgit un médecin qui apporta beaucoup à la médecine antique puis médiévale : Gallien. Il va opérer une synthèse des conceptions antiques de la maladie. On lui doit par ailleurs la création de la thériaque (rappelez vous, la première préparation galénique du monde à base d'opium). Gallien va travailler sur la dissection d'animaux, car dans la civilisation romaine il lui était interdit de toucher aux cadavres humains (*à vérifier*). Il travail sur les muscles, les os, les nerfs crâniens, car son poste de médecin dans une école de gladiateur lui permet aussi d'approcher le corps humains. Il va ainsi pratiquer une observation active des phénomènes pathologique et physiologique (*ces mots son encore anachroniques notez le*). Il va proposer une distinction entre sang veineux et artériel, suggérer la fonction digestive de l'estomac.

La méthode de Gallien repose sur la théorie des fonctions : chaque chose existe en vue d'une fin. Chaque organe existe en vue d'une fonction. Les erreurs factuelles que contenait cette théorie ne l'ont pas empêché de fonctionner 5 siècles durant. Cette doctrine a été la principale source de connaissance sur laquelle se basait les médecins jusqu'à la Renaissance, même si la tradition empiriste à persistée. Sa pensée n'étant plus questionnée elle est devenue dogmatique.

Gallien aura tenté de faire un syncrétisme des théories précédentes, mais ses erreurs seront répétées sans interrogations, sans discussion jusqu'à la Renaissance. Durant 1000 ans, on étudia ses écrits sans remise en cause, la chirurgie et la dissection étant très limitée voir bannie. Hors de question d'approcher le malade.

*Bravo Mathilde d'avoir relu ce cours avec amour. Pour ta détente voici un petit morceau plein de soleil : Mi swing es tropical de Quantic and Nikodemus.  
Valable aussi pout tous ceux qui veulent se détendre après un tel voyage dans le temps.*